Montréal, mai 1922. No 1

VALDOMBRE

Les Vivants et les autres

M. Turc—Barbeau.

Nérée Beauchemin, poète de chez-nous.

Epigraphe pour un bagne.



LIBRAIRIE DUCHARME
133, RUE SAINT-LAURENT
MONTREAL

Les franchises de M. Turc

> M. Turc. — La pitié n'est pas une vertu littéraire.
> Un mendiant ignoré. — Alors? Des franchises !

"C'est devant de nombreux amis et admirateurs que M. Victor Barbeau, l'auteur des "Cahiers de Turc", a donné sa conférence d'adieu (!!!), à S.-Sulpice, hier soir, à la veille de son prochain départ pour l'Europe."

Un départ de la Sarah pour l'Amérique n'aurait pas eu un plus formidable retentissement. Les journaux lourds ont parlé. On dirait un souffle de réclame. Erreur. M. Barbeau aussi bien que le Pilier de la Tradition, mérite qu'on le couronne de la sorte. C'est normal. Il ne s'agit pas de réclame, ni de presse; il s'agit de faire tomber, comme une douce pluie, la franchise sur les villes muettes. Il s'agit d'épouser la Justice au milieu d'une foule de lettrés.

M. Turc a bien fait pour déclancher la trappe des considérations populaires que Chapman, jadis, cultiva avec tant de bonheur, avec tant de sagesse.

Ceci qui est la fanfare patriotique a tué *cela* qui était l'orchestre des rimes; et *ceci* qui est le reportage ridicule a tué *cela* qui était la fanfare patriotique.

Ceci qui est le Pilier de la Tradition a tué *cela* qui était Fréchette ou Chapman; et *ceci* qui est M. Turc a tué *cela* qui était le Pilier de la Tradition.

Ceci ou *Cela*, ce n'est plus du père Hugo, parodié génialement par le tortionnaire des *Odeurs de Paris,* mais c'est du M. Turc, et le meilleur que nous connaissions, au moment précis de cette histoire que les chroniqueurs les plus intrépides n'oseraient pas délimiter.

M. Turc qu'on nommera désormais *Ceci* ou *Cela,* a fait trembler une dernière fois les trembleurs d'une littérature trembleuse.

Sa conférence, *Franchises,* franche comme une épée de bois et dangereuse tout autant, a provoqué une révolution au sein (pourquoi pas au ventre ?) d'une société latino-canadienne, qui ne rêve, depuis trois siècles, que paix, respects,

obéissance et servitude. Le peuple des petites femmes et des petits hommes, a servi M. Turc, son histoire et ses lettres, et M. Turc "est enfin arrivé". Ce n'est plus une légende.

Tout le monde prévoyait cette amusante fin, mais personne n'aurait voulu expliquer, ne fut-ce que par une exclamation, cette montée soudaine, fantastique, inexplicable vers le protocole des belles-lettres canadiennes ou iroquoises. Ce mélodrame est sanglant d'ironie.

M. Turc, auteur cahierfiable, ira à Paris, y passera quelques années, probablement pour étudier, étudier je ne sais trop quoi. Oh ! je comprends ! Il y va, poussé par la Poésie, par la littérature. C'est de noblesse. D'ailleurs, il possède son passé, ses mérites. Il a fait ses preuves dans le journalisme, je veux dire dans la chronique. Ses outils bien astiqués ont servi à dépecer une gloriette qu'il mange maintenant avec gloutonnerie, sans gêne et sans modération. Nouveau Gargantua, il dévore sa renommée.

Avant que de quitter une tribu d'indigènes, il a consenti, ce "tombeur de bois", à jeter sous la table professorale, les miettes de son intelligence, montrant par là beaucoup de tact et de volonté, beaucoup d'esprit et de courage.

*
* *

Il a braillé une conférence; titre: franchises. On pouvait être plus faux. Comprenant l'utilité et l'importance qu'il y a pour un jeune fils à se présenter devant ses compatriotes, M. Turc n'hésita pas à ressasser les vieilles idées qui dormaient depuis longtemps dans la prose poussiéreuse de ses tiroirs bourgeois. La vieille tarte aux pommes canadiennes, c'est lui qui l'a tranchée, le soir des *Franchises,* ne ménageant pas la cassonade et la mélasse des pauvres. Ah ! oui, il fut la vieille barbe, ce soir-là, M. Turc; il fut la vieille barbe de la prose et de la pose, du geste et de la voix. Une vieille barbe, mais peignée, mais parfumée, mais jeune. Moi, qui n'ai pas vu les anciens rimeurs patriotes se prélasser sur les planches, j'ai eu l'impression, le soir des *Franchises,* d'entendre un jeune rejeton, fashion-craft et lyrique, enfant de cette race de conférenciers qui ont amusé si longtemps les voyageurs français. Je ne veux pas exagérer mon amitié pour ce "tombeur de bois", mais je me vois dans la délectable nécessité de dire des franchises, que j'intitulerai un jour, *Mensonges* sur la couverture d'un journal qui ne manquera pas d'amuser mes contemporains.

Je veux montrer ce M. Turc des cahiers et de l'élégance; m'accrocher à cette vigne grimpante de l'exotisme; le voir en face ce tuteur du raffinement, et dont toute la personne littéraire, moulée dans un habit de cérémonie littéraire, est un modèle de prose *guipure*.

Franchises ! Quel titre ! Quel enfantillage ! Quelle liberté canadienne ! Quelle barricade qui protègera jusqu'à la fin du latinisme, les faibles et les dilettantes ! Bien mieux: c'est le bonnet de coton d'une farce écrasante, dont les phases jalonnent l'histoire de ce jeune homme, qui a réussi à grimper sur les planches, au moyen d'échelles de soie et de poulies admirablement huilées. Que je salue, au moins, ce petit Gautier du théâtre révolutionnaire !

Franchises ! Superbe cri des désespérés ou des enfants. Mais, est-ce seulement possible des franchises dans la littérature contemporaine? Je ne crois pas. Surtout si ce sont des primaires ou des primés qui les annoncent. Je ne songe pas à M. Turc. Quelques admirateurs du lion de bois, les derniers admirateurs, leurrés par les turqueries d'hier, ont fait la colonne de silence et d'ennui devant le visage impassible de ce conférencier de cahiers. Il peut être tranquille. Il y avait, pour l'entendre, une poignée d'auditeurs. Cette impardonnable injure fut lancée à la face de M. Turc avec une force hyperbolique. Quelle désillusion pour le conférencier ! Lui, qui a eu, pour le servir, il n'y a pas si longtemps, la multitude des distinguées, lectrices dociles et infiniment spirituelles. C'est toute une joie de songer à ces choses. Des franchises, des adieux, un *vrai* départ, des gants blancs et pas de monde, peu d'admirateurs, plus de lectrices. C'est trop de lames dans un seul coeur.

Mais n'oublions pas la farce. M. Turc ne pouvait toujours pas reculer. Après avoir tout promis, il fallait bien qu'il honorât. Or, il épousa la farce, courageusement, le sourire aux lèvres. Ce courage ou ce sans-gêne me plonge dans un gouffre d'admiration. Songez qu'il nous fut donné de voir sur la scène les inexprimables contorsions du conférencier, sa souplesse, sa froideur, ses jongleries que commandaient des gestes mécaniques.

Monsieur le conférencier entama donc la galette, depuis très longtemps exhibée et qui commençait à moisir. Le public admirateur attendait avec l'anxiété qu'on imagine, les dernières recommandations du fils, ses franchises fabuleuses qui devaient désarticuler l'île de Montréal, ouvrir l'abîme, où disparaîtraient, en criant, les souteneurs des belles-lettres écoeurantes. Cependant, le prologue et les premiers accents

du conférencier avertirent le petit public que rien de semblable ne se produirait, et que tout serait pesé, tranché et débité mollement au milieu du silence et d'une parfaite sérénité d'âme. Dès lors, le public sut à quoi s'en tenir et retraita silencieusement au plus creux des fauteuils, dans une posture goûtée du sommeil, que la conférence soporifique devait rendre plus intéressante encore. Le public fut docile; il accepta le supplice. Et M. Turc ne bronchait toujours pas, ce qui reste inexplicable. Il fut extraordinaire dans ce rôle; il fut énorme; il fut impayable; il fut burlesque. Enjambant la vanité, il tomba dix pieds plus loin dans le ridicule. C'est trop de génie.

Au début de cette farce qui restera celle de l'année littéraire, et que l'*Almanach du Peuple* ne manquera pas d'enregistrer, M. Turc déploya, telle une tapisserie, son intelligence, l'intelligence des Turcs qui se souviennent de Montréal. Il fit naturellement un peu de grammaire, la grammaire des Turcs qui suent le mot français, qui suent la langue des dieux modernes, langue qui veut retenir des idées rebelles que des propositions étranges poursuivent infatigablement, sans remords, ni respect pour la Raison. Pour couronner un adieu, dont tout le monde connaissait, à l'avance, l'acte final, le lion de bois a bavé devant nous, ahuris, ses vieilles épithètes insignifiantes qui ne défont jamais rien, ne blessent jamais personne, si ce n'est la langue française.

A propos de Dugas, c'était facile pour l'ancien manoeuvre des chroniques de rappeler les régionalistes, de les traiter de gâte-sauce indigènes, d'iroquois, de manants de la littérature, de grimauds, de porteurs d'eau et de vider sur les têtes le vase des épithètes stagnantes, que seule, une bonne entérite littéraire peut conserver fraîchement. Oui, c'était facile, et M. Turc, admirable calculateur, n'y a pas manqué.

Pourtant, il n'a osé nommer personne. Encore!!! C'eût été trop de franchise; c'eût été précipiter les forçats de lettres dans une jubilation inimaginable. Attaquer professoralement, généraliser ses injures, a toujours été l'excellente méthode du maître. Songez-y. Rien n'est plus commode que de se réfugier derrière des franchises; on y est toujours bien situé pour parler grimauds et fumier régionaliste, contentant au moyen de cette rafraîchissante langue une poignée de snobinettes et de journalistes éreintés.

Maintenant, la dégoûtation !

*

* *

Ces franchises, habilement faussées par un jeune littérateur qui a salivé durant sa jeunesse toutes les idées communes, il faut les dire pour exaspérer les imbéciles. Il faut dire que les régionalistes Hémon, Laberge, Ferland, Gallèze, l'Abbé Groulx, Blanche Lamontagne, Rivard, le Frère Victorin, Lemay, Bauregard, Beauchemin, Tremblay, Dreux et quelques autres sont des grimauds, des forçats de lettres, pourquoi pas des gâte-sauce et simplement des iroquois? Oui, les régionalistes sont cela par essence; ils représentent cela par goût, éducation et talent. C'est bien n'est-ce pas l'opinion des exotiques et des derniers "francisards"? Ils ne tenteront jamais de prouver ces choses, mais ils les affirment. C'est beaucoup. A mon tour, j'affirmerai. Ceci, par exemple, qui n'a pas besoin d'être longuement expliqué:

Je ne connais pas un seul régionaliste qui n'a pas eu le coeur de parler de sa patrie — avant Hémon — ; je n'en connais pas un seul, parmi ceux que j'ai dangereusement nommés, qui oserait être, ne fût-ce qu'un instant, le conférencier national ou mondain, traînassant ses brillantes bottes sur les planches de la popularité accablante. Pas un seul n'est salonnard, vous le savez; pas un seul, parmi ces régionalistes, n'est affecté dans sa langue ou son geste. Jamais un homme du sol, un homme qui *fait de la terre littéraire,* ne consentirait à étiqueter des gants blancs: *franchises.* Ces grossiers régionalistes ont trop le sentiment du ridicule. Et cela compte, M. Turc; et cela est une gloire; et cela vous ne le direz jamais puisque vous venez d'épouser avec fastes l'inabordable franchise.

Un régionaliste qui se souvient de son pays, qui en raconte avec simplicité la joie ou la douleur, toute l'âme qui rêve dans les grands soirs de juin; un régionaliste, un homme de la terre, cette douce terre qui baisera un jour nos mortels fronts, une âme qui a grandi près de la maison merveilleuse, qui a béni la fascination d'une route grise où apparaissent les pèlerins de la vie; cet homme adorant sa pauvre légende, psalmodiant la misère ou la grandeur de son âme, est évidemment un littérateur (!) trop privilégié, et vous n'ignorez pas qu'il doit mépriser, enfonçant la gloriette, la bouche en coeur du conférencier populaire, bouche automatique d'une précision remarquable, fabriquée exclusivement pour le suçage des revendications exotiques qui n'ont jamais été expliquées et qui ne seront jamais vomies.

*
* *

Après les régionalistes, Marcel Dugas. C'est bien la mesure française. Je n'oublierai pas à ce moment solennel, les contorsions de M. Turc, contorsions d'un supplicié qui se demandait avec inquiétude s'il devait présenter à un public ignorant et très régionaliste, Marcel Dugas, l'écrivain le plus personnel du pays. C'était sérieux et la conférence prenait des proportions gigantesques. Il fallait nécessairement user de psychologie et de science directe, soutenues par une critique professorale.

M. Victor-Frédéric-Masson-Doumic-Ohnet-Turc-Barbeau se réfugia dans l'ennui et la platitude, l'énumération des chefs-d'oeuvre et des mots-étiquettes. Il cita M. Paul Morin et M. Guy Delahaye, heureusement inconnus. Il fit tout de suite "de la sorbonne", assurant ainsi son public du succès de ses prochaines leçons. Au reste, je n'ai jamais douté de ses aptitudes pour le professorat, de son goût pour l'étude des pions. C'est naturellement qu'il aime les hommes "de fiches", les Lansons, la toge, même celle d'un pauvre Gautheron qui a eu le bonheur d'être cité par ce transigeant dans les annales de l'éreintement mou. Je parle avec beaucoup de modération si je dis que M. Turc, professeur, se trouve l'écrivain le moins appelé à défendre Dugas, à l'expliquer intelligemment. Sa conférence, d'ailleurs, prouve cette misère. Mes lecteurs, qui ne sont pas absolument des bas-bleus, me comprendront et me rendront cette justice, à savoir (oui, oui, M. Turc, "à savoir", deux points, comme à la Sorbonne) : que je suis excessivement modéré si j'affirme que M. Turc ne comprend pas l'auteur des *Versions,* l'a peut-être lu mais qu'il en parle d'une façon décourageante.

Lorsque M. Turc disserte sur le théâtre et les cabots, j'observe qu'il a du génie et qu'il est sur les planches. Mais lorsqu'il s'agit de Dugas, oh! alors, ça devient amusant, ridicule et très jeune. C'est du mauvais pion.

M. Barbeau expliquant Dugas !... Mille points d'exclamation. Je le vois rôder avec inquiétude autour de la même idée. Curieuse aventure. Il fait voyager avec plaisir l'auteur de *Apologies,* et chaque voyage nous apporte une révélation, un tombereau d'idées littéraires ou politiques.

C'est d'abord le Dugas "féru de discipline, conservateur, classique, réprouvant la démocratie, condamnant la révolution française". Plus tard, c'est le "Dugas un peu romantique, surtout symboliste et mystique". "Il a brûlé ses dieux et il s'est révolté. Il est devenu socialiste et antimilitariste." Enfin, mon Dieu ! coupons court: il fut Maurras, Péguy et Sainte Jeanne d'Arc.

M. Turc n'a pas mis ses gants blancs pour rien. Il nous montre Dugas comme un écrivain d'idées, un formidable brasseur d'idées, un Rémy de Gourmont, par exemple, ou encore un Faguet, ce qui devrait plaire davantage à l'auteur de *Psyché*. Un sorbonnard n'aurait pas mieux dit.

La voilà la farce dans toute sa beauté, dans toute sa magnificence verbale et théâtrale. Vous savez bien que Bouvard et Pécuchet auraient respecté au moins les convenances.

Dugas, créateur d'idées ! Il ne fut jamais qu'un homme de style, un statuaire du style, un parnassien en prose, un rêveur qui s'est emprisonné volontairement dans la tour des mots et des phrases difficiles. Il a chanté comme il a pu, son admirable faiblesse, ne pouvant se défendre de traduire la beauté, mais la beauté des phrases seulement. Dugas ne cherche jamais la pensée, si ce n'est la pensée même du style. En le lisant, on ne songe ni à Péguy, ni à Maurras, ni à Urbain. On songe à la prose et à l'auteur qui s'est donné bien du mal à l'écrire. Il y a un livre de Dugas qui renferme quelques idées; c'est son premier ouvrage: le *Théâtre à Montréal*. Mais les idées que l'on trouve dans ce livre, aujourd'hui ignoré, sont tellement celles de tout le monde et des critiques de l'époque qu'on peut bien dire que Dugas n'en a pas eues.

M. Turc s'obstine quand même à vouloir expliquer avec de vieux propos de théâtre la pensée régénératrice ou dominatrice de Dugas. Il oublie de dire que son adulé a vanté, à l'époque, les pièces de Bisson, de Lavedan, espèce de vieux marcheur, d'Edmond Rostand, espèce de vieille cuvette alexandrine. M. Turc, une fois de plus, oublie de trancher; il oublie de dire la chose importante, parce qu'il se rappelle, lui aussi, sa bonne jeunesse, sa jeunesse aux camélias, lorsqu'il écrivait hebdomadairement sa chronique théâtrale. Dans le temps, il ne "tombait" pas trop les acteurs, les Schauten, les auteurs et les petites pièces excitantes. Il nageait plutôt dans les réticences, et je suppose avec mélancolie, qu'il a souventes fois braillé sur la rampe graisseuse de la boîte nationale. Il fut le Francisque d'une autre époque.

Il peut bien appeler Dugas "l'assassin délicieux"; il sait ce que c'est. Mais le mot n'est pas de lui.

*
* *

Il tient la trouvaille imagée et sanglante de Dugas lui-même, qui un jour dans un grand excès de bêtise avait appelé Rostand "l'assassin adoré". Vous saisissez la nuance. Et re-

marquez que l'auteur du *Théâtre à Montréal* avait mis ce mot entre guillemets, expliquant bien par là qu'il le tenait d'une vieille Marceline Comtesse, vieille vache écrivante en mal d'assassiner la langue et le bon sens.

Le subtil auteur des "Cahiers" ne rate jamais le coup. Assassin délicieux, va ! Pourquoi délicieux? C'est déjà assez honorable que d'être franchement un assassin. M. Turc n'a jamais eu ce courage-là. Il n'a jamais assassiné personne, ni rien, si ce n'est la langue française, sa langue à lui, langue rétive qu'il a menée aux abattoirs de l'exotisme, à coups de dictionnaire, de grammaire et d'expressions trouvées un peu partout, dans les revues décadentes, revues sottes et inutiles qu'un Léon Bloy, traditionaliste a maudites si effroyablement quelques mois avant de mourir. C'est cette langue qu'il nous a servie dans sa dernière conférence avec un sans-gêne écrasant. Des lieux communs, apparemment choisis et délicats, mais lieux-communs quand même qui sont restés accrochés pendant deux ans à la colonne du fil de l'heure. Faut-il rappeler ce poteau de misère et de grimaces, cette enseigne, caressée des brises latines, sous laquelle encore, gesticule un regrattier, vendant de vieilles hardes qui furent portées jadis par des montreurs d'ours et des clercs d'huissiers? La langue du poteau, on la retrouve dans les "Cahiers", cet almanach mensuel, où l'auteur a si généreusement classé ses étages littéraires. Il n'y a pas que la prose.

Pendant la durée d'un matin, M. Turc-Barbeau nous est apparu tel le critique contempteur de la médiocrité, le violent si attendu, l'homme libre et SEUL. Et maintenant?

Maintenant, grattez ce phraseur narquois, vous trouverez l'esprit de modération, l'homme fin, conciliateur, pondéré, une autre sorte de participe passé du relatif, le littérateur du monde et des civilités que le coup de chapeau de la "Patrie" n'a pas manqué d'attraper au vol. Heureux lépidoptère, va ! qui après avoir voltigé craintivement au-dessus des précipices, vient taquiner avec délicatesse l'abat-jour de soie mauve qui harmonise incontestablement les premières rides des bas-bleus exténués.

Papillon du salon et des soirs artistiques, M. Turc n'est pas l'homme d'absolu, l'intransigeant, le sectaire, l'homme de foi qui nous arrachera des ténèbres et du lieu-commun. Il n'est pas le littérateur qu'un pauvre peuple réclame. Qu'il s'en aille à Paris, Madame, qu'il s'en aille ! Nous garderons de son histoire et de ses franchises le plus désopilant des souvenirs, et nous bénirons SES dieux de nous avoir fait naître dans SES bois.

Nérée Beauchemin, poète de chez-nous

Voici un poète oublié. Il a toujours vécu loin des villes, des cénacles. Loin des salons spirituels aussi. Connu des anthologues (oh ! combien, de quelle manière et pourquoi ?), Nérée Beauchemin reste ignoré de la foule, même des petites foules missionnaires. Sa vie s'écoule dans l'ombre comme sa poésie mystérieusement belle. Le poète des *Floraisons matutinales* n'a jamais désiré la vogue retentissante, et l'impureté des honneurs n'a point troublé son âme. Il resta simple devant la foule comme devant les pages qu'il avait écrites.

Les critiques qui saluent tous les écrivains, n'ont pas manqué d'admirer discrètement le poète de Yamachiche. Vers 1897. C'est dans l'ordre. Plus qu'aujourd'hui, c'était dans l'ordre. Jusqu'en 1900, peut-être. Mais pas après. Ce serait faire injure à la critique modérée que de lui accorder une année de plus, une année de bon sens et de justice.

Au reste, le livre de Beauchemin excita la jalousie de toutes les bedaines littéraires de l'époque. On ne voulut pas de lui. Sa poésie dans le temps, était trop simple, trop peu arrangée. A l'époque si retentissante, où Fréchette cuvait son académique popularité, le public réclamait comme une consolation, le gras alexandrin, le boudin fortement épicé. Beauchemin, lui, écrivait des vers de huit syllabes, (seulement huit; c'est extraordinaire), des vers, où le rythme des vieilles chansons normandes et bretonnes, module tristement l'histoire d'un peuple que la Mort flagelle depuis quelque cent ans. C'était trop beau, trop sombre; c'était trop poétique. On ignora complètement le lyrique villageois.

Le présent qui copie fidèlement les bassesses du passé, la critique littéraire contemporaine, vieille femme qui bave toutes les sottises, ne veut pas arracher de l'oubli, Nérée Beauchemin. Les *Floraisons matutinales* sont maintenant ensevelies dans l'ingratitude. Le poète, le cueilleur de fruits et de fleurs, passe dans l'Ombre du Silence, expiant ainsi pour son propre peuple, les crimes littéraires.

Nérée Beauchemin reste le grand Inconnu d'un siècle qui va s'éteindre. Mais, c'est même là une apothéose im-

maculée. Sa gloire, elle est belle. Dans un chant, vrai comme la nature, le poète berce une solitude aimante. C'est depuis longtemps qu'il vit à la campagne, reposant son âme dans la douceur des soirs "villageois", soirs pleins de mélancolie et de mystère, soirs uniques que composent, pour le plaisir de l'homme, les parfums de la terre et les chants du ciel. C'est depuis longtemps que Nérée Beauchemin écrit, sous la dictée d'une mission nécessaire, des vérités très simples que la rusticité d'un rêve décore magnifiquement.

Les *Floraisons matutinales* sont un plaisir champêtre. Un joyeux déjeûner au soleil dix-huitième siècle. Ne cherchez pas les dames galantes, non plus que le braillard Voisenon. La poésie de Nérée Beauchemin est heureuse comme sa vie. Je crois même qu'elle enseigne la sagesse et le bonheur, au contraire de tant de livres qui vomissent le malheur et puent simplement la charogne sociale.

Cette poésie est simple et touchante. Il faut dire cela avec splendeur. Elle rappelle les rythmes d'autrefois. Elle va par les chemins du village, alerte, vive, naturelle, telle une fière et terriblement énergique Maria Chapdelaine. Elle est partout, bénissant la vie rustique, le ciel, les fontaines, la chantante forêt et les plaines houleuses. Le soleil, qui n'est pas romanesque, réchauffe de ses éclairs, cette poésie du sol que les pluies n'effaceront plus jamais.

J'aime cette poésie que le sang même des labours, éternise. Je veux défendre ce fils de la vieille terre bretonne:

"Calme et doux, soupirant vers un lointain automne
Il boit la vie avec l'air des champs et des bois.
Et cet étincelant renouveau qui l'étonne
Lui souffle au coeur l'amour des tendres autrefois."

Mais le vieillard qui voit sa vie, chargée de moissons, est surtout l'amant de la terre qui finira par ensevelir l'humanité ingrate:

"A peine les faucheurs ont engrangé les gerbes
Que déjà les chevaux à l'araire attelés,
Sillonnent à travers les chardons et les herbes
La friche où juin fera rouler la mer des blés.

"Fécondité des champs ! cette glèbe qui fume,
Ce riche et fauve humus, recèle en ses lambeaux
La sève qui nourrit et colore et parfume
Les éternels trésors des futurs renouveaux."

Ces vers nous éloignent un peu de Blanche Lamontagne. La poétesse de Gaspé ne possède pas cette langue *rude*, âpre, pleine de force et de caractère. Lorsqu'elle parle des champs et des travaux de la ferme,, c'est toujours avec trop de délicatesse et une certaine grâce qui affadit le tableau. Elle reste femme. Pour écrire le *Coeur innombrable,* c'est bien; mais la *Terre innombrable* demande plus de force et d'abandon.

Nérée Beauchemin réalise cette beauté. Il ne craint guère la boue des labours. Il marche dedans avec plaisir et conviction. Quelque chose d'heureux et de naïf remplit son âme. Mais le prince du sol porte des "souliers de misère"; et lui-même, le poète, il donne à cette façon de marcher franchement, un caractère admirable:

"Quelques paysans en prière
Suivent leur rosaire à la main;
Les clous des *souliers de misère*
Sonnent aux cailloux du chemin."

C'est d'une rusticité grave et exquise. Dans une expression unique, l'homme des champs fait passer devant nos yeux, une vie noble, une vie de labeurs et de sainteté.

J'ai lu dans Louis Hémon cette beauté chantante qui donne avec tant de force l'expression de la vie. On dirait que Nérée Beauchemin est apparu pour annoncer *Maria Chapdelaine.*

Il a pour cela le talent. Il possède en son coeur, comme un magnifique fardeau, la somptueuse vision poétique. Toutes les images de la langue lui sont familières; elles jaillissent spontanément de son âme prédestinée, et donnent au style un éclat que ni l'application acharnée ni les lectures ne sauraient produire.

Si vous lisez d'une haleine les poésies de Nérée Beauchemin, vous vous apercevrez avec étonnement que l'auteur a dû les écrire avec la plus grande facilité du monde, tellement les images, entraînées par le rythme et la musique du vers, se tiennent et se lient, pour s'enrouler à la fin autour d'une idée triomphante. C'est un enchantement perpétuel. Un enchantement non pas comparable aux *Chansons des rues et des bois,* mais un enchantement, dont Nérée Beauchemin est le prestidigitateur unique. Mais toute cette féerie n'est pas sans renfermer un secret.

Je ne sais rien de plus suave et de plus puissant à la fois, que le ton de la conversation en poésie, c'est-à-dire le naturel et l'élan du coeur. J'aime le poète qui cause, qui

raconte simplement des choses senties. Nérée Beauchemin qui se trouve très éloigné des épiques et des lyriques grondants, incurables braillards, est naturel dans sa pensée et son écriture; il ne pose ni à l'artiste, ni au philosophe, et ne cherche pas ses mots. Plutôt, il les répète, ce qui donne, comme dans la conversation, un accent de profondeur et de force. Quand je dis qu'il cause. Un seul exemple, pour exaspérer les faux grammairiens. Je le tire de la *Mer*, poème vigoureux qui semble rejoindre les bornes d'un horizon étrange:

"Loin des grands rochers noirs que baise la marée,
La mer calme, la mer au murmure endormeur,
Au large, tout là-bas, lente, s'est retirée,
Et son sanglot d'amour dans l'air du soir se meurt.

"La mer fauve, la mer vierge, la mer sauvage,
Au profond de son lit de nacre inviolé
Redescend, pour dormir, loin, bien loin du rivage,
Sous le seul regard pur du doux ciel étoilé."

Oui, il faut l'écrire, pour l'honneur d'une race mendiante, Nérée Beauchemin emploie inlassablement les mots les plus simples pour exprimer les idées les plus belles et qui paraissent les moins accessibles. Il a le don. C'est un littérateur. Sa langue, c'est la bonne vieille boue des labours, et quelquefois et souvent, c'est la poussière des chemins; des chemins mystérieux et aimés que parcourent depuis si longtemps les régionalistes, les véritables, les immolés, les régionalistes absolus, ces pèlerins de l'histoire et de la foi littéraires. Cette langue maternelle, cette pensée maternelle, sort du sillon, labouré, ensemencé par nos pères qui n'étaient pas tout-à-fait des crapuleux, ni des sans coeur, ni des bavards, ni des *lettrés* non plus; qui ne ressemblaient en rien aux agents renommés actuels qui tentent de fabriquer une langue neuve, une littérature neuve avec l'aide des pauvres honteux, des cochons de lettres et des idiots de la dernière école.

A propos de Nérée Beauchemin, je songe à Charles Morice qui disait, pour satisfaire Anatole France, sans doute: "Emploie le mot rare rarement; il n'y a pas de mots banals."

Nérée Beauchemin a toujours suivi cette ligne naturelle de son coeur.

Oh ! je sais bien que l'auteur des *Floraisons matutinales* ne rappelle pas le filet d'or qui coule du vase parnassien, ni les images voluptueuses que fait flamber un romantisme appris. De cela même, il est impossible de faire un rapprochement, au point de vue de la forme, avec les poètes

français ou belges. Beauchemin est seul; il ne s'apparente à aucune école, à aucune théorie. C'est le signe éternel d'un talent pur. Je dis que Beauchemin n'est d'aucune école; et c'est exact. Le régionalisme n'est pas une école; c'est plutôt l'IDEE, l'UNIQUE RAISON qui puisse légitimer une littérature naissante. Voyez la littérature belge; elle sort directement et avec magnificence de la terre et de l'âme du terroir.

C'est cette âme, mais canadienne, que Nérée Beauchemin fit éclater dans ses poèmes. Elle est plus belle encore que la Parole. Elle semble rayonner du premier soleil qui s'est levé sur la terre de chez-nous. Une âme d'une sincérité aveuglante. La pénétrer, c'est sentir les âmes rustiques qui frémissent sur les plaines et jusqu'au fond des bois.

Le poète inconnu, le glorieux pèlerin, représente avec orgueil la race des hommes fiers et doux. Il nous enseigne que la première patrie, c'est celle du pain et des chaumes moussus. Au reste, rien de plus naturel et de plus logique. Je comprends, je m'explique qu'un homme, né sur la rue Ste-Elisabeth de Montréal ou de Paris, qui a grandi au milieu des vidanges, de toutes les laideurs matérielles et spirituelles possibles; je sais bien qu'un pareil malheureux est destiné, pour l'éternité, à n'avoir jamais de patrie, et qu'il ne saurait imaginer ce qu'est la petite patrie dans la grande. Dès lors, ce pauvre gueux a besoin pour vivoter de toutes les esthétiques nouvelles, et pour paraître original, il chantera lamentablement la beauté d'un abattoir exotique. Tout croule; l'histoire littéraire n'est plus explicable.

Nérée Beauchemin, comme tant d'autres privilégiés, a connu la patrie indispensable, la patrie UNE. Cette chose dans l'existence d'un littérateur ne mérite pas une adoration délirante, mais au moins un souvenir, que la langue française des plus terribles monarchies doit rappeler jusqu'à la fin des peuples. Dans un petit livre, Beauchemin fait agir sa propre histoire. Il accompagne le Silence effrayant par les landes et les plaines. De ses "souliers de misère", il foule la boue créatrice des labours; il descend, escorté du souvenir, jusqu'au fond de son âme dans une glorieuse colonne de lumière.

Je vois Beauchemin qui marche aux côtés de Gabriel Vicaire, ce poète de la Bresse que la France a réellement trop méconnu. Le poète harmonise avec son oeuvre tout un symbole. Les *Floraisons matutinales* sont peut-être cette aube prochaine qui va s'élever sur notre littérature, une aube dans toute sa pureté âpre et rustique. Les hommes, alors, abandonneront à Nérée Beauchemin, poète de chez-nous, la gloire inviolable qui illumine depuis 1897, l'une des plus admirables captivités de notre histoire.

Épigraphe pour un bagne

Les Vivants, ce sont les régionalistes, les écrivains nécessaires que réclame depuis si longtemps une littérature naissante. Les Vivants, ce sont les hommes de foi qui croient en la beauté d'une âme canadienne que les lettres françaises doivent magnifiquement traduire.

Les autres, ce sont les exotiques, faussaires de la pensée et du style. Ne les appelons pas des morts: ce serait les trop honorer.

*
* *

J'accepterais d'être, pendant toute une vie, un forçat de lettres, un traditionaliste de la terre et du défrichage, pourvu que l'on m'enfermât dans le redoutable Bagne de la Justice et de la Liberté (!!!). Ayant eu la gloire d'écrire plusieurs articles qui ont été refusés par la presse contemporaine, je me vois dans la douce nécessité maintenant de livrer à un public charitable, ces pages de miel et d'amour. On dira qu'il s'agit de pamphlets. Soit !

Ces pamphlets, cavaliers de l'Espérance, défileront pour tourmenter une bande d'exotiques et d'écrivailleurs, de sots et de latins obscurs (!) ; ils défileront dans le sillon de l'âme et de l'art simples, sillon d'une profondeur prophétique, que nourrira jusqu'à la fin des mondes littéraires, le mystérieux régionalisme.

Vous savez bien que, chargé de pareilles chaînes, je ne peux rien promettre au public des *autres*. J'ignore aujourd'hui si je pourrai poursuivre, même pendant un certain temps la publication de mes pamphlets. Le public et la justice y verront. Seul et très pauvre, je conjecture que je descendrai, après tant d'illustres Punis, au tombeau du Silence. Que j'y mourrai, oui que j'y mourrai, mais VIVANT, mais moi-même et non dans la peau d'un *autre*!

VALDOMBRE.